

G- intervocalique

Maurice Wilmotte

Citer ce document / Cite this document :

Wilmotte Maurice. G- intervocalique. In: Revue belge de philologie et d'histoire, tome 15, fasc. 3-4, 1936. pp. 986-987;

doi : <https://doi.org/10.3406/rbph.1936.1198>

https://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_1936_num_15_3_1198

Fichier pdf généré le 10/04/2018

-G- INTERVOCALIQUE

En lisant l'intéressante et objective étude de M. J. Vannérus je note le soin qu'il a mis à réunir, d'après le *C.I.L.* des exemples de la chute de la palatale sonore latine entre deux voyelles. Exemples significatifs, mais qu'il aurait pu multiplier et dont il aurait, à mon sens, fortifié la valeur significative en consultant l'admirable recueil de SCHUCHARDT, *Vokalismus des Vulgärlateins*, Leipzig, 1866-68 (3 vol. in-8°).

L'altération et la chute de *-g-* intervocalique y sont signalées dans des textes remontant aux VI^e-VII^e siècles, ou dans des textes non datés avec précision, mais qui sont d'une époque au moins aussi ancienne : c'est le cas pour *Cethe(g)i* et la transcription grecque *μαειστρο* qui figurent dans des documents de Ravenne du VI^e et du VII^e siècles (*Vokalismus*, II, 461). Le second exemple est encore plus significatif que le premier, car le mot a fait fortune dans les langues romanes, où l'on chercherait en vain une trace de la palatale (*maestro*, *maïstre*, *mai(s)tre*, etc.).

De Ravenne aussi, et de l'an 591, provient la forme *βειεντι*, peut-être encore plus décisive (*venti*, *veinte*, *vin(g)t*, etc.) sous son travestissement grec (1). Mais M. Vannérus aurait pu invoquer un exemple bien plus ancien de la disparition du *g* intervocalique. On le relève précisément dans un nom propre, figurant dans une liste de corrections du latin populaire qui est célèbre dans la science philologique. Je veux parler de l'*Appendix Probi*, c'est-à-dire d'un recueil de vocables, dont un inconnu signale la prononciation vicieuse et nous révèle ainsi ce que la langue populaire avait fait du latin de Cicéron et de Virgile. Ce recueil, qu'on croit originaire de Carthage (2), date du III^e siècle. Gaston Paris a noté que « certains traits... indiqueraient plus précisément l'époque de Septime Sévère », mais

(1) Dans le tome III de SCHUCHARDT, qui ajoute de nouveaux témoignages à ceux rassemblés par lui, je note (p. 298) *trienta* (= *triginta*) dans une inscription du recueil de LEBLANT (679), parmi plusieurs autres.

(2) Voyez G. PARIS, *Mélanges linguistiques*, p. 32.

si l'on fait abstraction de ce point, il y a accord, entre savants, pour admettre la date proposée par lui, et qui est donc de 300 ans antérieure à celle des documents invoqués plus haut. Or, dans l'*Appendix Probi* on trouve (ligne 12 de l'édition FÖRSTER, *Altfranzösisches Uebungsbuch*) :

CALCOSTEGIS N(ON) CALCOSTEIS.

Et je juge inutile d'insister sur la portée de ce document.

M. WILMOTTE.

EN LISANT SIGEBERT DE GEMBLoux

Lorsque l'on étudie la vie d'Olbert, quatrième abbé de Gembloux (1012-1048) (1), on se heurte à divers problèmes connexes dont je voudrais exposer ici les deux plus intéressants ; ils s'agit des relations d'Olbert avec l'évêque Burchard de Worms, le grand canoniste, et du nom de la comtesse de Hainaut, épouse de Régnier V et fille du comte d'Eename.

I

Le canoniste Burchard de Worms étudia-t-il en Lotharingie ?

Beaucoup d'historiens de chez nous, et non des moindres, tels le chanoine Balau, dom Berlière et Godefroid Kurth, et de nombreux historiens étrangers ont écrit que Burchard de Worms avait étudié en Lotharingie. Tous voient en lui un élève d'Olbert de Gembloux, mais les uns localisent ses études à Lobbes (abbaye où Olbert embrassa la carrière monastique), les autres à Liège.

(1) cf. *Un grand abbé du XI^e siècle, Olbert de Gembloux*, dans les ANNALES DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE NAMUR, t. XLI (1935), p. 43-85.